

"Je n'aime pas raconter tout ça..."

Entretien avec **Etienne**
originaire de la République Démocratique du Congo

Etienne a 37 ans. Il est arrivé en France en Mai 2003.

Ecart d'Identité : Comment êtes-vous arrivé en France ?
Etienne : Je n'ai jamais eu envie de venir en France ou de quitter mon pays. Je travaillais là-bas, j'étais enseignant, maître d'école, j'ai enseigné 8 ans. Je militais aussi dans un parti politique. Après le changement de gouvernement, nous avons suivi ce qu'on appelle la formation idéologique, pour changer la mentalité ancienne, pour avoir une nouvelle mentalité. Tous les habitants lettrés, surtout les enseignants, les fonctionnaires, devaient suivre cette formation. Par ailleurs, tout rassemblement, politique ou non, était interdit. J'ai suivi cette formation pour devenir officier de renseignements mais je me suis retrouvé dans la police politique de répression. Ce n'était pas un boulot que j'avais envisagé. La guerre est arrivé à ce moment-là, et brusquement on a été embarqués. Nous avons été envoyés dans le nord-est du pays. Cette période a été très difficile car je n'étais pas du tout préparé à ça. Je n'avais jamais imaginé que je serais un jour policier ou militaire. Nous avons été envoyé là-

bas, mais une fois arrivés, il a fallu qu'on se débrouille, seuls, abandonnés à nous-mêmes. Le gouvernement ne faisait rien pour nous, ni pour nous nourrir, ni pour nous habiller. Après, ils nous ont fait partir encore plus loin. Je n'avais plus aucun contact avec ma famille, et même plus de contact avec les autorités. J'ai vécu cette situation incroyable. En plus, j'étais complètement dépayssé et isolé. On n'avait même pas de savon pour laver les habits. Même si on avait voulu revenir, on ne pouvait pas. Je suis resté là-bas onze mois. Ensuite, on nous a ramené à Kinshasa. J'ai essayé de retravailler. Mais, j'avais perdu la santé. Chaque jour que j'ai passé là-bas, j'étais malade. On ne voulait pas me soigner, et, de toutes façons, il n'y avait rien pour nous soigner.

E.d'I. : Vous avez repris votre travail d'instituteur ?
E. : Non, c'était trop tard. J'avais tout perdu. En plus, ce que j'avais vécu dans la police, c'était tout le contraire de ce que je pensais. Pour moi, la police protège, la police garde. Mais là-bas, la police détruisait, volait, elle faisait des actions contraires

à la morale. C'est pour ça que c'était si difficile pour moi. Et puis, au Congo, il y a plusieurs langues. Chaque ethnique a sa langue. En tant que militaire, je devais parler swahili, mais moi je ne savais pas. Avant c'était le lingala, et avec le nouveau gouvernement, tout le monde devait parler swahili. On était obligé de parler swahili. Ensuite, ils m'ont envoyé encore plus loin qu'avant et je n'avais pas un mot à dire. Ils m'ont fait partir de force. Quand je suis arrivé là-bas, j'ai décidé de partir, je ne pouvais plus rester. Je suis parti en pirogue en République Centrafricaine.

E.d'I. : Quand avez-vous décidé de quitter l'Afrique ?
E. : En arrivant en République Centrafricaine, je ne connaissais personne, j'étais perdu. J'ai rencontré quelqu'un qui m'a proposé d'aller en Europe. C'était un passeur, et il m'a proposé deux pays, un francophone et un anglophone. J'ai choisi la France, il m'a fourni un passeport d'emprunt, et je suis parti en France. J'ai choisi la France pour la langue, parce que je parlais français, mais pas anglais. Et puis j'avais un membre de ma famille en France, et même si je ne sa-

vais pas où exactement, je savais que je pouvais le retrouver.

E.d'I. : Comment s'est passée l'arrivée en France ?

E. : Je suis arrivé à Paris, je ne connaissais personne. Mais avec le passeport, on m'avait donné une adresse à Paris et un plan. Et je connaissais même sans être venu. C'est comme l'Amérique, je n'y suis jamais allé, mais je connais. Je connais les villes, ... En arrivant à l'aéroport à Paris, j'ai pris un taxi, et je suis allé à l'adresse qu'on m'avait donnée...

(Etienne semble éprouver un malaise...)

E.d'I. : J'ai l'impression que vous ne vous sentez pas très bien. Préférez-vous que l'on arrête l'entretien ?

E. : Non, ce qui se passe c'est que, normalement, je n'aime pas raconter tout ça. A chaque fois que je raconte, ça me fait revivre des histoires horribles que j'ai vécues. Quand je me mets à parler, ou quand je réfléchis tout seul, je me sens mal. C'est très dur à oublier.

E.d'I. : Le voyage était un moment difficile ?

E. : Oui, c'était un moment difficile. Jamais je n'avais imaginé que je partirai un jour. Mais j'étais obligé. Faire un voyage que je n'avais pas prévu, aller dans un pays que

je ne connaissais pas, c'est très difficile. Je ne savais pas où j'allais, ni ce que j'allais faire... Le jour où il y a eu le crash de l'avion en Martinique. J'étais tout seul, j'ai vu les informations. Et il y avait déjà eu un crash en Grèce. Et quand j'ai vu le nombre de morts, j'ai réalisé que j'avais risqué ma vie plusieurs fois dans mon pays, quand on était transporté en avion pour l'armée, dans des conditions bien pires que les avions qui se sont écrasés. Il n'y avait même pas de sièges. On était tous entassés dedans comme des sardines dans une boîte. Et puis les choses que j'ai vu là-bas, dans mon pays, je n'ai même pas envie de les raconter.

E.d'I. : Comment vous sentiez-vous dans l'avion, qu'attendiez-vous de l'avenir ?

E. : Je n'attendais rien. J'étais en cauchemar. Je ne savais pas où j'allais. Je ne savais rien de ce qui allait se passer. Je ne pouvais pas réfléchir. En arrivant, j'ai passé une nuit à Paris et je suis parti tout de suite pour chercher mon frère, dans la ville où je savais qu'il était. La première nuit dans cette ville, je suis arrivé vers 22h. C'était au mois de Mai. Je suis resté près de la gare. Je l'ai cherché et quelques jours après, je l'ai trouvé, et je suis arrivé chez lui. J'avais son numéro de téléphone, mais j'étais tel-

lement perdu que je n'ai même pas pensé à téléphoner. Après je suis resté un peu chez lui, ça m'a aidé. Puis un prêtre m'a aidé, il m'a donné une chambre. Je suis resté plusieurs mois. Puis j'ai déposé un dossier pour un logement et j'ai été relogé dans un appartement avec d'autres demandeurs d'asile.

E.d'I. : Où en êtes-vous de vos démarches pour obtenir le statut de réfugié ?

E. : J'ai déposé mon dossier à l'OPERA et j'ai eu l'entretien quatre mois après. Jusqu'à maintenant j'attends toujours la suite. Tous les trois mois, je dois renouveler mon récépissé mais je n'ai pas droit au travail. J'attends toujours. Maintenant, je commence à avoir des repères ici, ça va mieux, je me suis adapté.

E.d'I. : Comment vivez-vous l'attente ?

E. : L'attente est très dure pour moi. Je crois que depuis que je suis en France, je n'ai pas passé une bonne nuit. Je vois un peu d'autres Congolais maintenant, mais je ne raconte pas ma vie d'avant. Entre nous on ne parle pas de notre histoire. Je n'aime pas parler de ma vie, alors je ne demande pas aux autres de raconter leur vie. ■

*Propos recueillis par
Anne LE BALLE*